

La fin de Fausta

Les pardaillans tome 10



Michel Zévaco

Les Pardaillan, tome 10 : La fin de Fausta

[Pages de titre](#)
[Les Pardaillan X](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[XIX](#)

[XX](#)

[XXI](#)

[XXII](#)

[XXIII](#)

[XXIV](#)

[XXV](#)

[XXVI](#)

[XXVII](#)

[XXVIII](#)

[XXIX](#)

[XXX](#)

[XXXI](#)

[XXXII](#)

[XXXIII](#)

[XXXIV](#)

[Épilogue](#)

[Page de copyright](#)

Michel Zévaco

La fin de Fausta



Michel Zévaco

Les Pardaillan X

La série des Pardaillan comprend :

1. Les Pardaillan.
2. L'épopée d'amour.
3. La Fausta.
4. Fausta vaincue.
5. Pardaillan et Fausta.
6. Les amours du Chico.
7. Le fils de Pardaillan.
8. Le fils de Pardaillan (*suite*).
9. La fin de Pardaillan.
10. La fin de Fausta.

La fin de Fausta

Édition de référence :
Robert Laffont, coll. Bouquins.
Édition intégrale.

I

Suite de l'algarade de la rue de la Cossonnerie

La rue de la Cossonnerie allait de la rue Saint-Denis à la rue du Marché-aux-Poirées, en pleines Halles. De ce côté se tenait une troupe d'archers. Landry Coquenard n'avait pas exagéré en disant qu'ils étaient bien une cinquantaine, commandés par le prévôt en personne. Du côté de la rue Saint-Denis et s'étendant à droite et à gauche dans cette rue, une troupe aussi nombreuse, aussi formidable barrait le passage. À cet endroit de la rue Saint-Denis et dans toute la rue de la Cossonnerie, la circulation se trouvait interrompue. Et naturellement, du côté de la rue du Marché-aux-Poirées comme du côté de la rue Saint-Denis, une foule compacte de badauds, enragés de curiosité, s'écrasait derrière les archers, échangeait des lazzi et d'énormes plaisanteries, et, sans savoir de quoi et de qui il s'agissait, se rangeant d'instinct du côté où elle voyait la force, faisait entendre déjà de sourdes menaces.

Ce n'était pas tout.

Entre les deux troupes d'archers, un grand espace vide avait été laissé. Et cet espace était occupé par Concini et par ses ordinaires. Ils étaient bien une vingtaine à la tête desquels se trouvaient leur capitaine, Rospignac, et ses lieutenants : Roquetaille, Longval, Eynaus et Louvignac. De plus, une trentaine de ces individus à mine patibulaire, dont Pardaillan n'avait pas remarqué la présence dans la rue, s'étaient massés derrière les ordinaires à qui ils obéissaient. Sans compter Concini et les chefs, il y avait là au moins cinquante hommes armés jusqu'aux dents.

Enfin, d'Albaran se tenait près de Concini. Lui, il n'avait avec lui que sa troupe ordinaire d'une dizaine d'hommes. Il se contentait de surveiller et paraissait avoir laissé à Concini le soin de diriger les opérations.

En somme, près de deux cents hommes assiégeaient la maison. Car on pouvait croire qu'il allait s'agir d'un siège en règle.

Il va sans dire que toutes les fenêtres donnant sur la rue étaient grandes ouvertes et qu'une foule de curieux occupaient ces fenêtres. Ceux-là, aussi stupidement féroces que les badauds de la rue, se montraient hostiles sans savoir pourquoi.

Chose étrange, que les trois assiégés remarquèrent aussitôt, personne ne se montrait aux fenêtres de la maison où ils se trouvaient. Toutes ces fenêtres demeuraient fermées. Pardaillan donna cette explication qui paraissait plausible :

- Ils ont dû faire sortir tous les locataires de la maison.
- C'est probable, opina Valvert.

Et il ajouta, sans se montrer autrement ému :

- Peut-être ont-ils l'intention de nous faire sauter.
- À moins qu'ils ne nous fassent griller comme de vulgaires pourceaux, insinua Landry Coquenard d'un air lugubre.

- Au fait, interrogea Pardaillan, que sais-tu, toi ?

- Pour ainsi dire, rien, monsieur, fit Landry Coquenard d'une voix lamentable.

Et il renseigna :

- Je rentrais au logis. À la pointe Saint-Eustache, j'ai aperçu le prévôt et ses archers qui venaient du côté de la Croix-du-Trahoir. Je n'ai pas prêté grande attention à eux, et j'ai poursuivi mon chemin. Au bout d'un certain temps, je me suis aperçu qu'ils suivaient, derrière moi, la même direction que moi. Et, brute stupide que je suis, cela ne m'a pas donné l'éveil. Je suis arrivé rue de la Cossonnerie. Machinalement, je me suis retourné pour voir si les archers me suivaient toujours. Et j'ai vu qu'ils occupaient la rue du Marché-aux-Poirées, barrant l'entrée de notre rue. Cela m'a étonné et vaguement inquiété. Je me suis avancé du côté de la rue Saint-Denis. Et j'ai aperçu d'autres archers qui

barraient le chemin de ce côté-là. Je me trouvais pris entre ces deux troupes. J'ai commencé à avoir peur. Mais je n'ai toujours pas flairé la manigance.

Et, s'emportant contre lui-même :

- Que tous les diables cornus de l'enfer m'emportent et me fassent rôtir sur leur gril jusqu'à la consommation des siècles !

- Continue, dit froidement Pardaillan, et abrège.

- À ce moment, reprit Landry Coquenard, une dizaine d'archers sont entrés dans notre rue. Sur ce ton amène que vous leur connaissez, ils ont invité les habitants de la rue à verrouiller leurs portes extérieures et à ne plus bouger de chez eux. Quant à ceux qui disaient qu'ils ne demeureraient pas dans la rue, on les a sommés de déguerpir au plus vite. Ce qu'ils ne se sont pas fait dire deux fois, je vous en réponds.

- En sorte, interrompit Pardaillan, en le fixant de son regard perçant, en sorte que tu aurais pu, à ce moment-là, te retirer, si tu avais voulu ?

- Très facilement, monsieur.

- Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

- Parce que, à ce moment, les estafiers de M. Concini sont arrivés. En les voyant, j'ai enfin compris, trop tard, hélas ! de quoi il retournait !

- C'était plus que jamais le moment de détalier, insista Pardaillan. Car enfin tu es fixé sur le sort que te réserve ton ancien maître s'il met la main sur toi.

- Telle a été ma première pensée, en effet. Mais je me suis dit : M. le comte est sûrement là-haut. Peut-être ne se doute-t-il pas de ce qui se passe dans la rue. Il peut descendre d'un moment à l'autre, et alors, il est perdu. Il faut que j'aie l'avertir. Et je suis entré, monsieur. Et vous avez vu qu'il était temps pour vous : vous alliez vous jeter dans la gueule du loup. Et je vous assure, monsieur le chevalier, que j'ai été douloureusement surpris quand j'ai vu que vous étiez avec M. le comte.

Le digne Landry Coquenard avait débité cela avec simplicité. Il ne paraissait pas se douter le moins du monde qu'il venait d'accomplir une action héroïque vraiment admirable.

Odet de Valvert, profondément touché de cette marque d'attachement, se raidissait pour ne pas laisser voir son émotion. Pardaillan le considéra un instant en silence. Et, d'une voix très douce, il prononça :

- Tu es un brave, Landry.

- Non, monsieur, répondit piteusement Landry Coquenard, je suis un poltron. Très poltron même. Je vous assure, monsieur, que ce n'est jamais moi qui cherche la bataille. Et si c'est elle qui me cherche, je n'hésite pas à prendre mes jambes à mon cou, sans la moindre vergogne, si je peux le faire.

- Et si tu ne peux pas prendre la fuite ? demanda Pardaillan en souriant malgré lui.

- Alors, monsieur, fit Landry Coquenard d'un air de résolution féroce, je défends ma peau... Et rudement, je vous en réponds.

Et naïvement :

- Par le ventre de Dieu, je tiens à ma peau, moi !...

- Eh bien, conclut froidement Pardaillan, tâchons de défendre notre peau du mieux que nous pourrons, puisque nous sommes menacés tous les trois.

Il observa encore un moment par la fenêtre. Les archers, aux deux bouts de la rue, demeuraient dans l'attente. Concini et ses hommes, devant la porte, n'agissaient pas. Concini s'entretenait non sans vivacité avec d'Albaran qui paraissait approuver de la tête.

- Que diable peuvent-ils bien comploter ? murmura Pardaillan, dépité.

Oui, c'était surtout cette ignorance des intentions de l'ennemi qui était angoissante. En attendant qu'un indice vînt le fixer, Pardaillan se mit à étudier les toits. Et il traduisit son impression :

- Si nous sommes acculés à fuir par là, nous avons quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'aller nous rompre les os sur le pavé.

- Oui, mais nous avons une chance de nous en tirer, fit observer Valvert.

- Évidemment. Si nous ne pouvons pas faire autrement, il faudra bien la courir, cette chance.

- Attention ! Ils entrent dans la maison, avertit Landry Coquenard. En effet, une vingtaine d'estafiers entraient silencieusement en bon ordre, deux par deux. Rospignac avait pris bravement la tête de ses hommes.

Pardaillan et Valvert quittèrent la fenêtre. Landry Coquenard continua de surveiller la rue.

- S'ils viennent ici, fit Pardaillan, qui réfléchissait, la porte ne tiendra pas une minute.

- Nous pouvons nous placer sur l'escalier, proposa Valvert. Il n'est pas si large. À nous deux nous pouvons leur tailler de bonnes croupières.

- Sans doute. Mais ils sont trop. Nous finirons par être accablés sous le nombre. Et puis... il n'est pas dit qu'ils viennent ici. Qui sait s'ils ne vont pas nous faire sauter ou mettre le feu à la maison, comme vous l'avez dit tout à l'heure ? fit observer Pardaillan.

Et, frappant du pied avec colère :

- Mort diable ! je ne veux pas que M^{me} Fausta me tue, moi !... Plus tard, quand j'aurai ruiné ses projets, cela me sera bien égal !... Mais maintenant, au début de la lutte, me laisser supprimer, lui laisser le champ libre, par Pilate, non, ce serait par trop bête !...

- Alors, décidez, monsieur.

- C'est tout décidé : partons, trancha résolument Pardaillan.

Il se retourna vers la fenêtre. Il est certain qu'il avait déjà calculé toutes ses chances, envisagé toutes les

éventualités et fixé la direction qu'il devrait suivre quand il serait sur les toits, car il prononça :

- Aucun de ces gens ne se risquera à nous poursuivre sur ce chemin. Il faut être acculé à la mort, comme nous, pour le faire. Donc pas d'attaque par-derrière à redouter... Donc, je puis, sans scrupule, passer le premier. Je le puis d'autant plus qu'on pourrait nous guetter à une de ces lucarnes que je vois par là.

- Pourquoi, insinua Landry Coquenard, ne pas nous glisser par une de ces lucarnes... si nous réussissons à aller jusque-là ?

Pardaillan le dévisagea. Il était un peu pâle, mais en somme, il ne faisait pas trop mauvaise contenance, le digne Landry.

- Crois-tu donc qu'ils ne nous verront pas ? dit-il avec douceur. Nous n'aurions fait que reculer pour mieux sauter.

- C'est juste, reconnut Landry.

- Non, reprit Pardaillan, il faut, au contraire, éviter les lucarnes, que nous trouverons sur notre chemin. Fiez-vous-en à moi et suivez-moi... sans perdre pied, si c'est possible.

Il dégaina. Valvert et Landry en firent autant. Il enjamba la fenêtre et se laissa doucement glisser dans l'étroite gouttière. Là, l'épée au poing, il fit deux pas dans la direction des Halles et s'arrêta, attendant ses compagnons.

En bas, dans la rue, son apparition fut saluée par des clameurs épouvantables. Aux fenêtres, quelques braves bourgeois éprouvèrent le besoin de donner la mesure de leur courage et de leur magnanimité en vociférant :

- Le voilà !...

- Le truand se sauve !...

- Sus ! arrête ! arrête !...

Presque aussitôt après, Landry Coquenard suivit et, derrière lui, Odet de Valvert parut à son tour. Et cette double apparition, comme la première, fut accueillie par

des clameurs sauvages, des hurlements féroces, d'ignobles injures.

- En route, commanda Pardaillan de sa voix brève.

Et il partit aussitôt. Les deux autres le suivaient, l'épée au poing comme lui. Ils marchaient lentement, mais d'un pas ferme. Ils tenaient les yeux fixés droit devant eux, évitant avec soin de regarder le vide et son attirance mortelle. Et alors, un silence haletant s'abattit sur la rue.

Pardaillan avançait toujours dans la direction des Halles. Ils avaient déjà dépassé deux ou trois maisons. Tout à coup, il s'arrêta, et, sans se retourner, commanda :

- Halte !

Et, tout de suite après, il commanda :

- Attention, ils vont nous arquebuser. Couchez-vous sur la pente du toit.

En parlant ainsi, il leur donnait l'exemple. Ils l'imitèrent avec toute la promptitude que permettait leur équilibre instable. Au même instant, plusieurs détonations éclatèrent et se confondirent en une formidable explosion. Ils entendirent siffler les balles au-dessus de leurs têtes et venir s'aplatir avec un bruit sec contre les ardoises dont quelques-unes se détachèrent, roulèrent, tombèrent dans la rue, au milieu de l'épais nuage de fumée provoqué par l'explosion.

Pardaillan se redressa avec précaution en disant :

- En route !... Et ne perdons pas une seconde, car il est probable qu'ils vont recommencer.

Ils repartirent de plus belle. Pardaillan allongea le pas d'une manière sensible. Et les autres, entraînés, faisaient comme lui, sans s'en apercevoir peut-être. Ils firent ainsi une vingtaine de pas.

En bas, la meute enragée manifestait son dépit par de nouveaux hurlements. Et ils l'entendaient. Ils entendaient les ordres brefs que les chefs lançaient d'une voix rageuse. Aux fenêtres, le silence continuait à peser. Les badauds féroces qui occupaient ces fenêtres commençaient à sentir

confusément la hideur de cette impitoyable chasse à l'homme, dans des conditions aussi tragiques et qui n'étaient vraiment pas à l'honneur des chasseurs. Maintenant ils se sentaient angoissés. Et plus d'un qui avait stupidement hurlé : « À mort ! » sans savoir pourquoi, se surprenait à souhaiter que les trois hardis compagnons échappassent à leurs implacables ennemis.

Les trois fugitifs avançaient toujours, lentement, mais sûrement. Pardaillan guignait le but qu'il se proposait d'atteindre et qui se rapprochait insensiblement. Ce but momentané, c'était la rencontre de deux toits. Cela formait une manière d'étroit couloir à droite et à gauche duquel se dressaient les deux toits aux pentes raides. Ces deux toits constituaient ainsi comme deux garde-fous qui rendaient toute chute impossible. Ils se trouveraient dans un espace étroit, encaissé, mais assez solide, et où ils pourraient évoluer avec assurance, délivrés de cette horrible appréhension d'un faux pas qui pouvait les précipiter dans le vide.

De plus, comme il leur fallait tourner à gauche, ils s'éloigneraient de la rue de la Cossonnerie et de ceux qui la gardaient. Ils deviendraient invisibles, on perdrait leurs traces, on ne pourrait plus les arquebuser froidement comme on venait de le faire.

En bas, ils comprirent la manœuvre, ils comprirent que leur proie allait leur échapper. De nouvelles vociférations éclatèrent, suivies de nouveaux ordres. Les arquebuses furent rechargées à la hâte.

Pardaillan allongea encore le pas. Et brusquement, il sauta à gauche, disparut en criant :

- Vite.

Il se retourna aussitôt. Landry Coquenard paraissait. Il le harponna solidement, le tira à lui, l'enleva, le poussa derrière lui. De nouveau, il allongea les puissantes tenailles qu'étaient ses mains, saisit Odet de Valvert, comme il avait

saisi Landry, le souleva dans ses bras vigoureux, et se laissa tomber à plat ventre, en l'entraînant avec lui.

Il était temps : une nouvelle détonation, plus formidable que la première, salua cette prodigieuse retraite qui venait de s'accomplir avec succès et avec une rapidité foudroyante. Lorsque Pardaillan estima qu'ils devaient être assez loin pour qu'on ne pût pas les voir, il s'assit le plus commodément qu'il put, et invita :

- Soufflons un peu.

Ils s'accommodèrent de leur mieux comme lui, et ils soufflèrent. Ils en avaient besoin. Ils étaient haletants, livides, hérissés, ruisselants de sueur. Maintenant que la réaction se faisait, ils se sentaient à bout de forces. Ils durent s'appuyer les épaules au toit. Et ils restèrent ainsi étendus, face au soleil qui les réchauffait de ses rayons bienfaisants. Ils restèrent ainsi un long moment, sans trouver la force de parler, la tête vide de pensées.

Ce fut Pardaillan qui, le premier, reprit ses esprits, se secoua, revint au sentiment de la réalité. Et il les galvanisa en disant :

- Il ne s'agit pas de s'endormir ici. Tout n'est pas dit encore, nous sommes loin d'être hors d'affaire. Ce que nous avons fait jusqu'ici n'est rien comparé à ce qui nous reste à faire.

Ils se redressèrent tous les deux, aussi résolus l'un que l'autre. Ils repartirent, Pardaillan ayant repris la tête. Durant un assez long temps, ils marchèrent facilement et sans risque : ils tournaient et viraient constamment entre deux toits. Où allaient-ils ainsi et où se trouvaient-ils ? Pardaillan le savait, lui, évidemment. Mais il ne le disait pas. Quant à Odet et à Landry, leur confiance en lui était telle qu'ils le suivaient sans s'inquiéter que de ne pas tomber et sans songer à poser des questions.

Tout à coup, Pardaillan s'arrêta. Ils étaient encore entre deux toits. Mais à dix pas devant eux, c'était de nouveau le vide qu'ils allaient trouver. Pardaillan les

préviint. Et quand nous disons *les*, nous nous exprimons mal : il est certain que ce qu'il en disait, c'était plutôt pour Landry Coquenard qu'il ne connaissait pas suffisamment. Donc Pardaillan préviint :

- Attention, nous allons de nouveau nous engager sur une gouttière. Nous aurons de nouveau le vide à notre droite. Un faux pas, un étourdissement, et c'est la chute, c'est l'écrasement sur le pavé.

Landry Coquenard sentit si bien que c'était pour lui seul qu'il parlait qu'il répondit, tandis que son maître se taisait :

- Je commence à m'habituer au vertige, monsieur.

- En outre, continua Pardaillan, ces loups enragés vont nous voir de nouveau. Ce n'est pas que je craigne leur arquebusade : nous sommes trop loin maintenant. Mais c'est que j'aurais voulu leur dissimuler la direction que nous allons suivre.

Et, avec un soupir de regret :

- Malheureusement, c'est impossible. N'en parlons donc plus.

Il réfléchit une seconde et reprit :

- Nous allons donc suivre cette gouttière. Elle nous mènera à un toit fort aigu. Ce toit nous pouvons le longer, comme nous allons longer celui-ci. Mais alors nous reviendrons à la rue de la Cossonnerie où nous finirons par être pris si nous essayons de descendre. Maintenant, retiens bien ceci, ajouta-t-il en s'adressant directement à Landry, si nous parvenons à franchir ce toit, de l'autre côté, nous trouverons peut-être une chance de salut. Note bien que je dis : peut-être. C'est-à-dire que je n'en suis pas sûr du tout.

- Franchir ce toit, s'inquiéta Landry Coquenard, c'est qu'il est diablement raide, monsieur ! Ce sera miracle vraiment si nous ne glissons pas et si nous n'allons pas nous rompre les os en bas !

- C'est à voir, fit Pardaillan de son air froid. Si tu ne crains pas de tomber vivant entre les mains de ton ancien maître, retourne sur tes pas, enjambe la première lucarne que tu trouveras et descends te livrer à Concini. Nous deux, Valvert et moi, nous préférons courir le risque de nous rompre les os. Ce qui nous arrivera probablement, car la manœuvre, difficilement réalisable à trois, devient presque impossible à deux. Décide-toi.

- C'est tout décidé, fit résolument Landry, la mort plutôt que de tomber vivant entre les mains de Concini. Aussi bien, monsieur, s'il faut faire le plongeon, peu importe que ce soit ici, là, ou ailleurs.

Pardaillan le vit très décidé. Il sourit.

- Je vais vous expliquer la manœuvre, dit-il.

Et il la leur expliqua, en effet.

- C'est compris ? dit-il en terminant.

- C'est compris, monsieur, répondit Landry.

- Tu te sens assez fort, n'est-ce pas ?

- Ne craignez rien, monsieur, je suis plus solide qu'il n'y paraît, rassura Landry.

- Allons-y, en ce cas, commanda Pardaillan, du sang-froid, et tout ira bien.

Il repartit en tête. Il s'engagea sur la gouttière, la longea, parvint au toit qu'il avait signalé et s'arrêta à l'endroit qu'il s'était fixé. Ils avaient repris leur ordre primitif. Landry au milieu, Odet en queue. Et, dès qu'ils parurent, les cris éclatèrent dans la rue, signalant qu'on les avait vus. Heureusement, comme l'avait fait observer Pardaillan, ils étaient hors de la portée des balles. Quand même quelques coups de feu isolés partirent : poudre brûlée bien inutilement.

Pardaillan attendit, immobile sur le bord du toit, le vide béant à son côté et où il suffisait du moindre faux mouvement pour qu'il fût précipité. Landry s'arrêta près de lui. Il se courba avec précaution, se coucha sur la pente raide du toit, le dos tourné au vide, les pieds solidement

calés dans la gouttière. Quand il se sentit bien d'aplomb, il se raidit de toutes ses forces en disant :

- Hop !

C'était le signal attendu par Valvert qui avait dû s'immobiliser comme Pardaillan. Aussitôt, il enjamba les pieds de Landry et se laissa aller doucement à plat ventre sur son dos. Il ne demeura pas là un vingtième de seconde. Il se mit à grimper avec une adresse, une agilité et une légèreté vraiment admirables. Il parvint aux épaules de Landry, sur lesquelles il posa les pieds. Alors Landry leva les mains et le saisit solidement aux chevilles.

C'était le deuxième échelon de cette fantastique échelle humaine qui se dressait ainsi sur la pente raide et glissante du toit, au-dessus de l'abîme.

Dans la rue, le silence s'était de nouveau abattu : Concini, d'Albaran, Rospignac, tous les autres suivaient des yeux l'effrayante et folle manœuvre, avec, certes, l'espoir qu'elle aboutirait à une catastrophe, mais non sans un sentiment d'admiration pour les braves qui l'accomplissaient.

Se sentant calé, Valvert à son tour lança le signal qu'attendait le chevalier. À son tour, celui-ci répéta, avec autant d'adresse et d'agilité, la même manœuvre. Et il atteignit la crête du toit qu'il dépassait des épaules. Il l'agrippa, se hissa à la force des poignets, l'enjamba, et se coucha à plat ventre dessus, les jambes pendantes de chaque côté.

Cela ne lui avait peut-être pas pris une seconde. Il ne s'attarda pas. Il se cala bien, raidit ses muscles et tendit la main à Valvert qui la saisit. Alors Pardaillan, lentement, méthodiquement, sûrement, avec une force que décuplait l'imminence du péril, tira à lui... Il amena Valvert qui traînait après lui Landry Coquenard suspendu à ses chevilles.

Les mains de Valvert arrivèrent à la hauteur de la crête qu'elles saisirent. À son tour, et aidé par Pardaillan qui

l'empoigna par les épaules, il se hissa à la force des poignets. Landry Coquenard se trouva amené à la portée de la main de Pardaillan. Cette tenaille vivante l'agrippa et ne le lâcha plus. Par contre, il lâcha, lui, les chevilles de son maître qui se trouva bientôt à cheval sur la crête du toit et s'écarta pour lui faire place.

Landry Coquenard n'eut même pas la peine de se livrer à une gymnastique quelconque. Pardaillan et Valvert, qui l'avait saisi de son côté, l'enlevèrent comme une plume, le couchèrent à plat ventre entre eux.

Ils soufflèrent. Oh ! pas longtemps : une seconde à peine. Ils recommencèrent tout de suite la manœuvre pour descendre le toit, plus périlleuse, plus difficile certes que l'ascension. Seulement, cette fois, ce fut Pardaillan qui descendit le premier, se réservant, comme toujours, le rôle qui exigeait le plus de force et d'adresse.

Il se suspendit aux chevilles de Valvert, lui-même suspendu aux chevilles de Landry Coquenard, et se laissa glisser jusqu'au chéneau. Ceci n'était rien, comparé à ce qui restait à accomplir pour achever heureusement la manœuvre.

Landry Coquenard était resté en haut du toit à la crête duquel il se tenait cramponné des deux mains. Dès que Pardaillan sentit ses pieds bien d'aplomb dans le chéneau, il harponna solidement Valvert qui lui-même tenait Landry, et il commanda :

- Hop !

Aussitôt Landry Coquenard ouvrit les mains et ferma les yeux, sentant très bien que c'était l'instant critique et que leur vie à tous les trois était à la merci d'une défaillance de Pardaillan.

Mais Pardaillan soutint le formidable, le surhumain effort sans faiblir. À bout de bras, presque, il amena ses deux compagnons dans le chéneau, près de lui. Ils repartirent de plus belle, avec un peu plus d'assurance

parce qu'ils se sentaient sur un espace un peu plus large, où le faux pas mortel était moins à redouter.

Dans la rue, on les avait vus disparaître de nouveau. Mais on voyait bien où ils pouvaient aller. Et ç'avait été la ruée vers les Halles.

Eux, ils n'avaient rien vu : ils regardaient droit devant eux, sachant bien qu'ils ne pouvaient pas se permettre la plus petite, la plus brève distraction. Mais ils se doutaient bien que la meute allait les atteindre au tournant du chemin. Et il fallait y arriver avant elle. C'est pourquoi ils se hâtaient autant qu'ils le pouvaient.

Espéraient-ils encore s'en tirer ? Cette chance unique et problématique dont Pardaillan avait parlé s'offrait-elle à eux, ou bien venait-elle de s'évanouir ? Nous pencherions plutôt pour cette dernière supposition, car ils avaient l'air horriblement déçus et désespérés.

Cependant, ils continuaient d'avancer, cherchant nous ne savons trop quoi, espérant peut-être ils ne savaient pas eux-mêmes quel miracle. Tout à coup Pardaillan s'arrêta et, avec une voix qui avait des vibrations étranges, il prononça :

- C'est ici la fin. Sautons.

Et ils se lancèrent tous les trois dans le vide.

Dans la rue du Marché-aux-Poirées, suivi de sa meute hurlante, Concini, fou de rage en voyant que sa proie venait de lui échapper en se réfugiant dans les bras de la mort, Concini se hâtait d'accourir, voulant au moins se donner la satisfaction de contempler et d'insulter les cadavres de ceux qu'il haïssait d'une haine mortelle.

D'Albaran le suivait de son pas tranquille et pesant. Il paraissait satisfait, lui, et il avait lieu de l'être, puisque sa mission était heureusement accomplie : Fausta ne lui avait pas demandé de prendre Pardaillan vivant pour le torturer comme rêvait de le faire Concini. Elle lui avait simplement demandé de le supprimer par n'importe quel moyen.

Or Pardaillan avait sauté du haut du toit : quatre étages. Il était hors de doute qu'il était venu s'écraser sur le pavé. Peut-être n'était-il pas encore trépassé. En tout cas, après une chute pareille, il ne pouvait agoniser longtemps. D'Albaran pouvait dire en toute assurance que sa maîtresse était débarrassée de lui.

II

La dame en blanc

Nous avons dit que la plupart des rues qui avoisinaient les Halles tiraient leur nom du genre de commerce qu'on y exerçait. La rue au Feure était de ce nombre. On sait que « feure », du vieux mot français *feurre ou fouarre*, signifiait paille, fourrage. En effet, le commerce qui dominait dans cette rue était le commerce des fourrages. Par corruption, le nom de rue au Feure était déjà devenu à cette époque rue aux Fers¹. Mais si le nom de la rue avait été légèrement déformé, les marchands de foin, de paille et d'avoine y étaient restés et y tenaient leur marché.

Ceci a sa petite utilité qu'on reconnaîtra tout à l'heure.

Une des maisons de la rue aux Fers était une maison bourgeoise d'assez modeste apparence. La maison, depuis un an ou deux, était occupée par une « dame et sa demoiselle ». Ainsi disait-on dans le quartier. La dame, quand elle s'y trouvait contrainte, se donnait un nom bourgeois assez commun et assez répandu. Et dans cette maison, elle et sa fille menaient une existence de recluses et des plus modestes. N'importe, comme elle avait très grand air, on lui donnait ce titre de dame, et à sa fille celui de demoiselle.

De plus, comme elles menaient une existence assez mystérieuse, disparaissant tout à coup pendant des semaines entières sans qu'on pût jamais savoir comment ni où elles allaient ; comme on les voyait soudain reparaître sans qu'il fût possible de découvrir quand elles étaient arrivées et d'où elles venaient ; comme enfin la dame s'habillait le plus souvent d'une robe blanche d'ailleurs très simple et très modeste, on se refusait à admettre ce nom très vulgaire qu'elle-même avait donné, et dans tout le

quartier on ne la désignait pas autrement que sous le nom de la dame en blanc.

Essayons de soulever le voile dont s'enveloppent ces deux femmes, pénétrons dans la maison.

C'était une sorte de parloir bourgeois, meublé d'une façon modeste, sommaire, qui donnait très nettement une sensation de provisoire. La fenêtre qui donnait sur la rue était grande ouverte, car le temps était chaud. Au milieu de la pièce se dressait une table ronde. Autour de la table se tenaient « la dame en blanc et sa demoiselle ».

La mère paraissait à peine trente ans. D'admirables yeux bleus, un teint de neige, une auréole d'or autour de la tête. Plutôt petite, mais merveilleusement proportionnée. Un grand air de noblesse : une grande dame assurément. Un charme captivant que rendait plus captivant encore un voile d'indéfinissable mélancolie répandu sur ses traits si purs et si délicats.

La fille : la reproduction vivante de la mère à quinze ans. De taille plus élevée. Plus de vigueur morale et physique. Plus de décision à la fois chaste et hardie. On sentait palpiter en elle l'âme d'une guerrière. La même incomparable dignité d'attitudes. Une rayonnante franchise du regard.

Toutes deux s'activaient à de menus travaux de broderie. Non pas en ouvrières diligentes qui peinent pour assurer leur existence, mais en grandes dames qui cherchent une distraction. Car, malgré la modeste apparence du logis, et la modestie plus grande encore de leur mise, on sentait qu'elles n'étaient pas pauvres.

Elles ne se parlaient pas, ou du moins n'échangeaient que de rares, de courtes paroles, assez espacées. De toute évidence, ni l'une ni l'autre n'était à son travail, qu'elle gardait sur les genoux plutôt pour se donner une contenance.

La mère se plongeait dans de longues rêveries, mélancoliques, sinon douloureuses, si l'on s'en rapportait à

ses jeux de physionomie.

La fille, de tempérament vif, se montrait inquiète, agitée, troublée. Elle avait toujours l'oreille tendue vers la fenêtre. Le moindre bruit venant de la rue la faisait tressaillir. Alors elle se levait d'un mouvement infiniment gracieux dans sa vivacité légère, courait à la fenêtre interrogeait d'un regard ardent la rue et la place. Et ne voyant pas ce qu'elle cherchait sans doute, faisait une adorable moue de déception, soupirait, revenait lentement s'asseoir, tout attristée.

Toujours, à ces moments-là, la mère sortait de sa rêverie, si profonde qu'elle parût. Et elle interrogeait le visage expressif de sa fille avec une sorte d'anxiété haletante. Le plus souvent, la déception qu'elle lisait sur cet adorable visage de jeune fille suffisait à la fixer. Alors elle soupirait à son tour et, sans avoir ouvert la bouche, retombait dans sa rêverie. D'autres fois, ce témoignage si clair ne lui suffisait pas : elle posait une question de son doux regard limpide. Invariablement, la jeune fille répondait à cette question muette par un mouvement de tête négatif. Et elle reprenait sa broderie d'un geste machinal.

Et le temps s'écoulait, mortellement long, pour ces deux femmes plongées dans cette énervante attente.

Quelquefois, la mère parlait. C'était pour dire d'une voix infiniment douce :

- Va voir s'il vient, ma Giselle.

Et la jeune fille, Giselle, puisque c'était son nom, se levait, allait voir à la fenêtre et soupirait, en revenant s'asseoir :

- Il ne vient pas, ma mère.

C'était tout. Une fois, elle ajouta :

- Viendra-t-il seulement ?... Depuis qu'il est sorti de son enfer, c'est à peine si nous l'avons entrevu deux fois. Il est reparti aussitôt. Voilà plusieurs jours qu'il nous a annoncé sa visite : voilà plusieurs jours que nous l'attendons en

vain. Viendra-t-il aujourd'hui ? Mère chérie, je n'ose plus l'espérer.

Et la mère répondit :

- Il ne fait pas ce qu'il veut, ni comme il veut, ma Giselle. Il ne s'appartient plus. Il appartient à son parti. (Il y avait comme une sourde amertume dans son accent.) Et puis, que de précautions ne lui faut-il pas prendre.

Elle semblait excuser celui qu'elles attendaient toutes deux. La jeune fille le comprit ainsi. Elle protesta avec une douce fierté :

- À Dieu ne plaise, ma mère, que je me permette de critiquer la conduite de mon père. Je suis fille trop soumise et trop respectueuse. Seulement je m'inquiète pour lui... Je crains toujours qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, quelque accident.

- Hélas ! soupira la mère, c'est qu'en effet, dans la formidable aventure où il s'est lancé, il lui faut combattre tout un monde d'ennemis, échapper à une foule de dangers qui le menacent sans trêve.

Et avec un soupir de regret :

- Nous étions si heureux, avant. Nous pouvions l'être toujours... Ah ! pourquoi faut-il que ces idées lui soient venues !...

- C'est le maître, prononça Giselle avec fermeté et comme un argument sans réplique.

- Pourquoi ces chimères, ces folies ? continua la mère, comme si elle n'avait pas entendu. Que de larmes ne nous ont-elles pas coûtées, à nous, que de déceptions cruelles, d'humiliations cuisantes, de misères, de tortures de toutes sortes, à lui ! Sans compter les plus belles années d'une existence humaine irrémissiblement perdues !...

- C'est le maître, répéta Giselle avec une douce obstination.

- Nous étions si heureux ! répéta la mère avec des larmes refoulées dans les yeux.

- Nous serons heureux encore, mère chérie, tu verras ! s'écria Giselle en l'entourant de ses bras et en l'étreignant passionnément.

- Toi, oui, mon enfant adorée, fit la mère en lui rendant avec tendresse ses douces caresses. Toi, tu seras heureuse, comme tu mérites de l'être.

Et secouant sa blonde tête, avec une expression d'inexprimable désenchantement :

- Mais, moi !... Jamais plus je ne le serai !... Parce que jamais plus je ne retrouverai mon Charles d'autrefois... le Charles que j'aimais tant... et qui n'adorait que moi, moi seule.

Et de nouveau, la dame en blanc se replongea dans ses pensées douloureuses, sinistrement évocatrices d'un bonheur perdu et qui ne reviendrait jamais plus. Du moins en avait-elle le funeste pressentiment.

La fille, Giselle, soupira en considérant sa mère avec une tendresse passionnée.

Du temps passa encore. Pour la centième fois, Giselle regardait par la fenêtre. Et cette fois un cri de joie puissante jaillit de ses lèvres :

- C'est lui !

Elle quitta précipitamment la fenêtre, courut à sa mère, la saisit dans ses bras, couvrit son visage de baisers fous, et riant et pleurant à la fois, ivre de joie, balbutia :

- C'est lui, mère chérie ! c'est mon père !... Oh ! je l'ai reconnu à sa démarche, va !... Je te dis que c'est lui !... Ne pleure plus !... Le voilà !... Mais, folle que je suis !... je cours lui ouvrir !...

Et, vive et légère, infiniment gracieuse, elle courut à la porte, sauta dans l'escalier d'un bond souple de jeune biche, disparut dans l'allée, tira les verrous de la porte extérieure qu'elle ouvrit toute grande, sortit sur le seuil, et, le cœur lui bondissant dans la poitrine, elle regarda du côté du Marché-aux-Poirées.

Venant de là, un cavalier s'engageait dans la rue aux Fers. Et il fallait vraiment les yeux du cœur de la fille adorant son père pour l'avoir reconnu en ce cavalier. Car, tout ce que l'on pouvait voir de lui, c'était une paire de bottes noires, souples et montantes, aux larges éperons d'acier bruni, au grand manteau de drap gris que relevait le bout d'une longue épée, un feutre gris qu'ornait une touffe de plumes rouges. Quant à ce qui est de son visage, on n'en voyait même pas le bout du nez.

L'homme, le père, venait d'entrer dans la rue. La fille, Giselle, sur le pas de la porte, le regardait de ses yeux lumineux embués de larmes de joie, où se lisait toute sa tendresse filiale. Et elle attendait.

À ce moment, une charrette de foin qui stationnait devant une porte, deux maisons plus loin, s'ébranla, venant à la rencontre du cavalier. La rue était étroite. La charrette, chargée de foin jusqu'à la hauteur d'un premier étage, obstruait tout le passage. La jeune fille, pour lui faire place quand elle passa devant elle, dut rentrer dans l'allée. Le cavalier dut pareillement s'arrêter, s'effacer, s'aplatir contre le mur. La charrette passa lentement, lourdement, en grinçant, traînée par ses deux solides percherons que précédait un charretier nonchalant.

Le cavalier put se remettre en marche. Il aperçut sa fille. Il allongea le pas et bientôt fut près d'elle. Il la prit dans ses bras, la serra tendrement sur sa poitrine, couvrit son front virginal et ses boucles d'or de baisers, en murmurant :

- Mon enfant ! mon enfant chérie ! Ma Giselle bien-aimée ! ma fille !...

- Père ! mon bon père ! bégayait Giselle, vous voici donc enfin !... Sain et sauf, Dieu merci.

Ils s'étreignirent de nouveau. Ils se contemplaient, ils se tâtaient. On eût dit que le témoignage de leurs yeux ne leur suffisait pas et qu'ils avaient besoin de se parler, de se

toucher, pour s'assurer qu'ils ne se trompaient pas, que c'était bien eux.

Le père, c'est certain, adorait sa fille qui lui rendait cette adoration, doublée chez elle d'une ardente vénération.

Ils s'oublèrent ainsi un instant, qui leur parut, à tous deux, plus bref qu'une seconde et qui, dans la réalité, se prolongea durant plusieurs minutes.

*

Pardaillan savait bien, lui, que la rue aux Fers était la rue des marchands de fourrage. Et quand il avait parlé à Landry Coquenard d'une unique chance qu'ils avaient peut-être de s'en tirer, c'était à cela qu'il pensait. Pardaillan se disait que s'il avait la « chance » d'atteindre la rue aux Fers, il aurait « peut-être » cette autre « chance » de découvrir un tas de paille, de foin de fourrage quelconque sur lequel ils pourraient sauter sans risque de se rompre les os. Et alors, en effet, ils auraient « peut-être » la « chance finale » de s'en tirer.

Et c'est cela, ce monceau de fourrage sauveur, qu'il s'acharnait à chercher du haut des toits, après avoir eu la « chance » d'accomplir ce prodigieux tour de force et d'adresse que constituait cette escalade d'un toit aigu, qui les avait amenés là où ils avaient besoin d'être. Par malheur, la chance paraissait les avoir abandonnés. Il avait beau fouiller la rue, au risque d'être saisi par le vertige et précipité dans le vide, il ne découvrait pas ce qu'il cherchait.

Et c'est à ce moment où il commençait à désespérer sérieusement, qu'il avait fini par le découvrir : une porte venait de s'ouvrir, une charrette chargée de foin en était sortie. C'est cette charrette que Pardaillan avait désignée à ses compagnons en disant :

- C'est ici la fin. Sautons.

Et ils avaient sauté, l'un après l'autre. Et ils n'avaient pas eu d'autre mal qu'une assez forte secousse.

Jusque-là, Pardaillan ne s'était pas soucié de se demander ce qu'il ferait quand il serait dans la rue. Il était de ceux qui se disent que, pour être bien faite, chaque chose doit venir en son temps. Après s'être secoué, il commença à se poser cette question qui avait bien son importance, dans la situation grave où ils se trouvaient. Car enfin, avoir réussi, avoir eu la « chance », pour parler comme Pardaillan, de ne pas se briser les os, c'était quelque chose assurément. Mais ce n'était pas tout. Il s'en fallait de beaucoup.

Ils ne pouvaient avoir, à eux trois, la prétention de charger et de déconfire Concini et ses cinq ou six officiers et ses cinquante et quelques spadassins. Si encore il n'y avait eu que ceux-là. Mais c'est qu'il y avait le dogue de Fausta et sa dizaine d'hercules qui pourraient peut-être se multiplier - est-ce qu'on savait, avec Fausta ? C'est qu'il y avait encore le grand prévôt et ses archers. Et puis encore les lieutenants du prévôt et d'autres archers. Non, vraiment, ils étaient trop.

Tout ce qu'on pouvait espérer, et ce n'était pas déjà besogne si aisée, étant donné leur nombre, tout ce qu'on pouvait espérer, c'était de leur glisser entre les doigts.

C'était à trouver cette solution, assez épineuse, que s'activait maintenant l'esprit infatigable de Pardaillan.

Malheureusement, il n'eut pas le loisir d'y songer longtemps : la charrette ne s'était immobilisée que juste le temps nécessaire pour permettre au charretier de fermer la porte cochère. Il est vrai que ce charretier ne paraissait guère pressé. Quoi qu'il en soit, il avait fermé la porte, s'était mis à la tête de ses chevaux. Et la charrette était partie, emportant au haut de sa pyramide de foin le chevalier de Pardaillan, le comte Odet de Valvert et son écuyer, Landry Coquenard.

La charrette était partie. Et le pis est qu'elle s'en allait vers le Marché-aux-Poirées. C'est-à-dire vers Concini, vers d'Albaran, vers le prévôt et ses archers. Vers toute une

bande de loups enragés qui accouraient à toutes jambes pour fouiller la rue, qui, ne découvrant pas leurs cadavres et voyant cette charrette chargée d'un tapis aussi épais et aussi moelleux, ne manqueraient pas de l'arrêter et de la fouiller.

Ainsi Pardaillan et ses compagnons, après avoir accompli des prodiges de force et d'adresse, après avoir failli cent fois se rompre le cou, seraient pris comme des oiseaux au trébuchet, sottement, ridiculement, au haut d'un tas de foin où ils ne pourraient bouger et se défendre comme il convenait. Et cela au moment précis où ils croyaient bien s'être tirés d'affaire.

C'était à vous rendre fou de rage. Et de fait, un accès de colère froide terrible, s'empara du chevalier.

On comprend bien que ce qui l'enrageait ainsi, ce n'était pas la perspective de laisser sa peau dans une bataille dont l'issue ne pouvait faire aucun doute, étant donné l'écrasante supériorité des forces qui l'encerclaient : Pardaillan ne tenait plus à la vie, et depuis longtemps. Non, sa rage venait uniquement de ce qu'il savait bien que sa disparition assurait le triomphe de Fausta.

Pardaillan, fou de rage, se dressa à demi sur son piédestal de foin et livide, hérissé, flamboyant, il mit l'épée au poing. Car, tous les trois, ils avaient rengainé depuis longtemps. Et naturellement, il fut à l'instant même imité par ses deux compagnons qui, se fiant entièrement à lui, ne le perdaient jamais de vue, se modelaient en tout sur lui, se tenaient toujours prêts à lui obéir sur le moindre geste. Et ayant dégainé, avec une effrayante expression de menace, d'une voix qu'une fureur concentrée rendait méconnaissable, Pardaillan gronda :

- Par Pilate, ne restons pas sur cette meule de foin où nous serions embrochés comme des oisons ! Descendons, et puisqu'il faut crever ici, avant d'avoir réduit à merci la damnée Fausta, que ce ne soit pas du moins sans en découdre le plus que nous pourrons.

Il allait se laisser glisser du haut de la charrette. Mais son regret de laisser Fausta triompher était si vif qu'il ne put encore se résoudre à courir au-devant de la mort. Avant de quitter cet abri momentané, il jeta autour de lui un regard sanglant qui cherchait le trou où il pourrait se dissimuler, échapper à Concini et à son armée de sbires et d'assassins.

La charrette, par hasard, tenait la droite de la rue. Les bottes de foin, qui débordaient de chaque côté, rasaient la façade des maisons. Elles les rasaient même de si près que nous avons vu que Giselle, la fille de la dame en blanc, avait dû rentrer dans l'allée de sa maison, et que son père, un peu plus loin, avait dû s'aplatir contre le mur pour éviter d'être écorchés au passage par le foin.

Pardaillan et ses compagnons, sur le haut de la charrette, se trouvaient au niveau du premier étage de ces maisons qu'elle rasait ainsi. Et voici que, en jetant autour de lui ce coup d'œil désespéré du noyé qui cherche à quelle branche il pourra se raccrocher, il aperçut à quelques pas devant lui une fenêtre grande ouverte, à une de ces maisons. Encore deux ou trois tours de roue, et il se trouverait porté devant cette fenêtre.

Pardaillan ne se demanda pas à qui pouvait appartenir cette maison ni quels étaient les gens qui l'habitaient. Il ne se dit pas davantage que s'il s'introduisait chez eux par cette fenêtre ouverte, ils allaient pousser des hurlements qui attireraient Concini et sa bande. Il se dit simplement qu'en se réfugiant dans cette maison, il gagnerait quelques instants, une ou plusieurs minutes peut-être. Et quelques instants gagnés, ce pouvait être le salut pour lui et ses compagnons.

Il ne s'en dit pas davantage et il n'hésita pas une seconde. De la pointe de son épée, il désigna la fenêtre à Odet et à Landry. Ils comprirent à merveille, sans qu'il fût nécessaire de leur fournir la moindre explication. Ils se trouvèrent bientôt devant la fenêtre ouverte, de plain-pied